

Sabine Arnaud


L'invention de l'hystérie au temps des Lumières (1670-1820)



Sabine Arnaud

L'invention de l'hystérie au temps des Lumières (1670-1820)

En temps & lieux



Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

Collection
En temps & lieux
48

www.editions.chess.fr

© 2014, Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, Paris
ISBN 978-2-7132-2419-5 • ISSN 1962-7505

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Cooper-Moore

Origine des textes

Des premières versions de chapitres ou de parties de chapitre ont paru dans les publications suivantes :

- introduction : « De la dénomination d'une maladie à son assignation. L'hystérie et la différence sexuelle face à la pathologie entre 1750 et 1820 », in Nicole Pellegrin et Martine Sonnet (eds.), *Les discours sur l'égalité/l'inégalité des sexes de 1750 aux lendemains de la Révolution*, Saint-Étienne, Presses de l'Université de Saint-Étienne, 2012, p. 131-147.
- chap. 1^{er} et 3 : « ... *Vous en guérirez et tout sera dit*, De la circonspection dans l'énonciation de la maladie au XVIII^e siècle (Suisse, France, Angleterre) », in Claire Crignon et Marie Gaille (eds.), *Qu'est-ce qu'un bon patient? Qu'est-ce qu'un bon médecin?*, Paris, Seli Arslan, 2010, p. 263-273.
- chap. 2 et 5 : « Capturer l'indéfinissable : Métaphores et récits sur l'hystérie dans les écrits médicaux français et anglais entre 1650 et 1800 », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 1, janvier-février 2010, p. 63-85.
- chap. 3 : « *L'art de vaporiser à propos*, pourparlers entre un médecin et une marquise vaporeuse », *Dix-huitième siècle*, 39, 2007, p. 505-519.
- chap. 3 : « Autobiographies of illness as medical legitimacy in the works of Francis Fuller, George Cheyne, Charles Revillon and the Count de Puysegur », in Christoph Holzhey (ed.), *Tensions/Spannung*, Berlin, Turia & Kant, 2010, p. 49-69.
- chap. 4 : « Ruse and reappropriation in *Philosophy of the vapours, or Reasoned letters of an attractive woman* by C.J. de B. de Paumerelle », *French Studies*, 65, 2, 2011, p. 174-187.
- chap. 5 : « S/he who traps last traps best: The diagnosis of vapours and the writing of observations in late eighteenth century France », in Sabine Arnaud et Helge Jordheim (eds.), *The body and its images in eighteenth-century Europe / Le corps et ses images dans l'Europe du dix-huitième siècle*, Paris, Champion, 2012, p. 147-165.
- chap. 6 : « Medical writing, philosophical encounters, and professional strategy: The defiance of Pierre Pomme », *Gesnerus. Swiss Journal of the History of Medicine and Sciences*, 66, 2009, p. 218-236.

Remerciements

C'est un plaisir de remercier les personnes qui m'ont entourées pendant les premières années où cette recherche a pris forme, Evelyn Ackerman, Michel Beaujour, Vincent Crapanzano, Anne Deneys-Tunney et Arlette Farge. L'intérêt dont ont témoigné Antoine de Baecque, Peter Cryle, Jan Goldstein, Catriona Seth, Anne Vila, Caroline Warman et Elizabeth Williams pour mon travail m'a accompagné depuis, et c'est avec une vive reconnaissance que j'évoque ici ce soutien. Je voudrais aussi remercier Marie Kloos, Thordis Laackman, Friederike Seeman-Sterling, Jean Terrier et tout particulièrement Thu-Tra Dang pour leur collaboration et leur disponibilité dans les dernières étapes de ce travail. Enfin je voudrais témoigner ma plus vive gratitude à celui qui m'a accompagnée au début de ce travail ainsi qu'à mes parents.

Les bibliothécaires sont autant de passeurs qui m'ont donné accès à des textes, devenus autant d'occasions d'éviter une approche uniforme. Je sais gré à l'assistance des bibliothécaires de l'Académie de médecine de Paris, de la Bibliothèque interuniversitaire de médecine, de la bibliothèque de l'Assistance publique, de la bibliothèque de l'Institut Max Planck d'Histoire des Sciences de Berlin, de la Bibliothèque nationale de France, de la Faculté de médecine de Montpellier, des Archives municipales d'Arles, des Archives départementales du Vaucluse, des Archives de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Rouen, de la Bibliothèque interuniversitaire de Lausanne, de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, de la New York Public Library, de la New York Academy of Medicine, de la Oskar Diethelm Library, de la Moody Library à Galveston et de la Francis A. Countway Library à Harvard University.

La Société Internationale d'Étude des Femmes de l'Ancien Régime, le Graduate Center (CUNY), la New York Academy of Medicine et la Francis A. Countway Library à Harvard University m'ont fait l'honneur de soutenir ce travail avec des bourses de recherche lorsque j'étais encore en thèse. The Melbern G. Glasscock

Center for Humanities Research at Texas A&M University m'a gratifiée d'un séjour de recherche et l'Institute for Cultural Inquiry, à Berlin, et l'Institute for the Medical Humanities, de The University of Texas Medical Branch, à Galveston, m'ont offert des résidences me permettant de discuter les résultats de ma recherche, de les enseigner et de prendre le temps nécessaire pour développer cet ouvrage. L'Institut Max Planck d'Histoire des Sciences de Berlin m'a procuré l'environnement idéal pour conclure cette entreprise. Merci à tous ceux qui ont choisi d'appuyer ce travail.

Que ce livre témoigne ma reconnaissance à toute la communauté d'artistes et de chercheurs proches et lointains qui l'ont inspiré!

Introduction *

« Ce n'est pas en décrivant que les mots accomplissent leur puissance : c'est en nommant, en appelant, en commandant, en intrigant, en séduisant qu'ils tranchent dans la naturalité des existences, mettent des humains en route, les séparent et les unissent en communautés. Le mot a bien d'autres choses à imiter que son sens ou son référent : la puissance de la parole qui le porte à l'existence, le mouvement de la vie, le geste d'une adresse, l'effet qu'il anticipe, le destinataire dont il mime par avance l'écoute ou la lecture. »
Rancière, 1998.

Les termes « hystérie » et « hystérique » sont aujourd'hui passés dans le langage courant. Ils sont régulièrement utilisés par les journalistes et occasionnellement par des hommes politiques. À peine mentionnés, ces mots évoquent une multitude de manifestations spectaculaires, prenant la forme de convulsions, de cris, de pleurs, de rires excessifs ou de catalepsie. Leur usage s'est popularisé au cours des siècles pour dénommer un corps exacerbé, une gaieté intempestive, une imminence de crispation, un vertige de désir. Identifiés à des gestes dérisoires et à des élancements sublimes, ces mots provoquent la fascination ou la condescendance. Ils semblent devoir habiter l'espace de la fiction. Un imaginaire prend place. Cohabitent des femmes échevelées, des artistes en mal de spectacle, des mystiques en quête de transcendance, des personnages éperdus, exaltés par un mirage bientôt transformé en douleur.

La catégorie d'hystérie a une longue histoire. Sa construction remonte bien avant la création de la psychanalyse qui, depuis, semble lui être attachée. À la fin du ^{xvi}e siècle, nombre de théorisations sont élaborées, interprétant en termes de pathologie hystérique divers phénomènes physiologiques inexplicables. Quelques médecins tentent d'arracher des femmes aux accusations de possession, aux poursuites de l'Église et aux persécutions du peuple. Leur intérêt pour le corps se développe au ^{xvii}e et plus encore au ^{xviii}e siècle, tandis qu'un souci nouveau prend forme, celui d'élaborer un diagnostic et de le classer au sein d'une nosologie. Les fréquentes reformulations médicales sont autant d'occasions d'en multiplier

* Les textes d'époque sont cités en conservant en règle générale orthographe et ponctuation originales. Sauf indication contraire, les traductions sont de l'auteur.

les significations et les connotations. On parle de vapeurs, de suffocations de matrice, de mal de mère, d'affections utérines. La description de troubles hystériques envahit les romans, les pièces de théâtre, les pamphlets et les correspondances. Le diagnostic est même utilisé dans la vie politique française et anglaise, des Révolutionnaires aux *French prophets*. En 1820, quand ce parcours s'arrête, le terme est établi et deux démarches dominent, l'une déterminant une maladie des femmes liée aux organes génitaux et à la sexualité, l'autre, plus rare, situant le siège de la pathologie dans le cerveau. Il faudra toute l'habileté de la psychanalyse pour réorienter cette première dissémination, et imposer une explication dominante, celle d'une névrose de transfert provoquée par un conflit refoulé.

Ce livre tente de déconstruire une série de trajectoires, d'associations et de réécritures développées afin de théoriser une catégorie. Il vise à analyser comment un terme s'est répandu loin de toute uniformité, cristallisant l'attention de discours médicaux, littéraires et politiques et idéologiques. Il en suit l'usage à travers la constellation d'images, de lieux communs, de rôles, de caricatures qu'il vient mettre en jeu. Car le discrédit jeté sur le diagnostic ou les patients, à travers l'ironie et la défiance, ne s'est pas produit après-coup, bien au contraire : il participe à sa construction. Les théorisations médicales épousent, recyclent et déplacent l'ensemble de ces discours, empruntant parfois à l'un d'entre eux le point ferme de leur interprétation. À travers l'étude de l'hystérie, il s'agit de pondérer le rôle des modes d'énonciation qui tour à tour définissent et déplacent des constructions sémantiques.

Lire des textes de médecins, de patients, d'écrivains, de philosophes sur l'hystérie est le moyen d'examiner comment, à un certain moment, il est posé comme nécessaire de distinguer un ensemble de gestes et de les lire comme autant de symptômes d'une pathologie. Quels enjeux mènent tout un ensemble de textes à s'agréger autour d'un terme et déterminer une pathologie ? Toute une série d'opérations y participent : nommer, décrire une symptomatologie, narrer l'expérience de troubles, les inscrire dans une tradition. La question que pose ce livre, c'est comment *crée-t-on* une maladie ? Comment est-ce que la perception d'un diagnostic se renouvelle à des moments précis et change l'appréhension de ceux qui en sont reconnus victimes ? Tandis que l'intérêt pour la pathologie s'accroît, toute une série de questionnements propre à l'époque deviennent l'occasion d'en déployer des aspects. Ce qui nous intéresse, c'est que l'on a parlé de l'hystérie ; on l'a théorisée, on a identifié un certain nombre de patients, on les a compris et on les a soignés à partir de ce diagnostic. Ce qui nous intéresse, c'est le fait même que cette catégorie ait fonctionné.

Nommer

En 1818, Jean-Baptiste Loyer-Villermay établit l'importance de la catégorie « hystérie » en lui consacrant une définition d'une cinquantaine de pages dans

le *Dictionnaire des sciences médicales* édité par Panckoucke¹. Le texte débute par une liste de douze diagnostics que le médecin, diplômé de la Faculté de Paris et membre de plusieurs sociétés nationales et étrangères², présente comme autant de synonymes : « Hystéricie, hystéricisme, hystéralgie, passion et affection hystériques, affection utérine, suffocation de matrice, étranglement de l'utérus, mal de mère : on a encore appelé cette maladie vapeurs hystériques, ascension de la matrice, névrose utérine³. » La recension des termes inscrit la catégorie dans une tradition de pathologies. En donnant à lire tous ces termes, Louyer-Villermay engage une histoire médicale qu'il vient revisiter afin de proposer une version exhaustive d'un diagnostic. L'assimilation des démarches antérieures, soit sous la forme d'emprunt, soit sous celle d'une contestation, crée une épaisseur de textes justifiant l'intérêt du médecin. Il ne s'agit pas tant de la reconnaissance de symptômes que d'une collision de théorisations divergentes. L'élaboration d'une définition est l'occasion d'éliminer certains traits et d'en forcer d'autres pour faciliter l'utilisation du diagnostic. Avec cette série d'équivalences, l'auteur réduit un ample registre d'approches du corps à une pathologie unique. L'identification est à la fois reformulation et réinterprétation.

Rassemblant plusieurs théories sous l'égide d'une seule catégorie, Louyer-Villermay leur donne une seule origine : l'utérus. Le médecin justifie l'élection du terme d'hystérie en affirmant « qu'il exprime assez bien l'idée qu'on y attache et [...] que l'usage l'a consacré⁴ ». Le terme fonctionne comme preuve que l'origine de la maladie est la matrice ; le nom est lu comme une métonymie. Louyer-Villermay poursuit :

S'il en était autrement, il faudrait au moins changer la dénomination ; car le mot hystérie implique la non-existence de cette maladie chez l'homme. Or, l'impropriété des termes étant, dans les sciences, la première entorse donnée à la raison, ce mot ne saurait être conservé, s'il ne nous représentait une idée exacte, celle d'une maladie propre à la femme⁵.

L'auteur confirme son choix au nom de la validité de la science qui lui est

-
1. Louyer-Villermay, 1818b. Ce dictionnaire, publié de 1812 à 1822, rassemble des articles des sommités de l'époque, notamment d'Alembert, Pinel, Esquirol, Laennec. La notice suit la publication de deux ouvrages de Louyer-Villermay sur la catégorie : *Recherches historiques et médicales sur l'hypocondrie, isolée, par l'observation et l'analyse, de l'hystérie et de la mélancolie* (1802) et le *Traité des maladies nerveuses ou vapeurs et particulièrement de l'hystérie et de l'hypocondrie* (1806-1816).
 2. Jean-Baptiste Louyer-Villermay (1776-1838) a accumulé les titres, notamment médecin de la 3^e Légion de la Garde nationale, médecin du 2^e dispensaire de la Société philanthropique attaché aux Tribunaux du département de la Seine, membre de la Société de l'École de médecine, membre de l'Académie royale de médecine créée en décembre 1820, membre de l'Académie de médecine en 1821.
 3. Louyer-Villermay, 1818b : 226.
 4. *Ibid.* : 226.
 5. *Ibid.* : 230-231.

contemporaine. Par la même occasion, il présente celle-ci comme un domaine de savoir qui se développe à partir d'une vision de son rôle et de la fonction du langage à travers lequel elle se définit. Une équivalence est postulée: la réciprocity parfaite entre idée et terminologie est le moyen d'atteindre l'appréhension complète et exacte de la pathologie. En 1816, Louyer-Villermay résume la transformation de la perception des vapeurs en hystérie en une phrase: « Un homme ne peut pas être hystérique, il n'a pas d'utérus⁶. » Il présente son affirmation comme une évidence ancrée dans des siècles d'histoire médicale. La création et l'usage de la catégorie sont alors un fait accessoire. L'absence d'opposition directe à l'usage de ce terme permet à Louyer-Villermay d'affirmer un consensus et d'en faire la clé de son explication. Ce consensus est pourtant aussi récent que fragile en 1816: les occurrences du terme d'hystérie sont jusque-là rares.

De fait, l'affirmation de cette catégorie au cours des vingt premières années du XIX^e siècle est permise par son emploi contemporain par deux autres médecins influents, qui représentent deux institutions souvent concurrentes: le premier est Professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, le second, chargé des mêmes fonctions à Paris. Dès le début du siècle, dans son *Cours élémentaire de maladies des femmes* au sous-titre ambitieux, *Essai sur une nouvelle méthode pour étudier et pour classer les maladies de ce sexe*, Joseph-Marie-Joachim Vigarous procède par assimilation, associant l'hystérie à sept autres diagnostics⁷. Philippe Pinel définit quant à lui l'hystérie à plusieurs reprises dans ses nosographies. Médecin en chef de la Salpêtrière, il ne se limite pas à localiser l'origine de la pathologie dans l'organe féminin: le dysfonctionnement du corps est l'effet d'un besoin sexuel non assouvi. Pour confirmer l'assignation de la pathologie, il cite une pratique médicale ancienne:

Le siège primitif de l'hystérie, comme l'indique son nom, est la matrice, et très-souvent aussi une continence austère est une de ses causes déterminantes; ce qui a donné lieu à un moyen connu de toutes les matrones, et qu'Ambroise Paré décrit avec sa naïveté ordinaire, en indiquant ensuite l'usage des frictions⁸.

Citer une pratique thérapeutique est l'expédient permettant à Pinel de fonder l'origine de la pathologie. Dans les éditions suivantes, la copule sera remplacée par le verbe paraître nuancé l'affirmation: « Comme l'indique son nom, paroît être la matrice⁹. » Si cette correction ouvre la possibilité d'autres localisations que la matrice, la suite réduit autant que possible la part du doute. Pinel renvoie à l'autorité d'Ambroise Paré, conseiller et chirurgien du roi Henri II, célèbre pour avoir révolutionné la chirurgie. Ainsi, Pinel se présente sous l'angle de la pudeur, il instrumentalise le savoir des chirurgiens et le rôle des sages-femmes sans y associer les

6. Louyer-Villermay, 1806-1816: II, 161.

7. Vigarous, 1801: 447.

8. Pinel, [1798b]: III, 103.

9. Pinel, [1798c]: III, 285; [1798d]: III, 291.

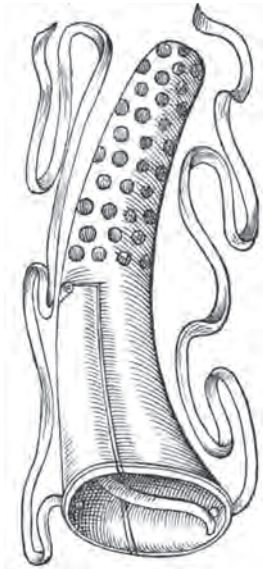


Fig. 1. Pessaire. (Paré, [1573].)

docteurs. Il laisse le lecteur deviner une pratique, sans y abaisser les médecins. Ce « moyen connu de toutes les matrones », c'est l'usage de la masturbation et l'insertion d'un pessaire dans le sexe féminin. Cet instrument est une sorte de cylindre métallique muni de trous par lesquels on fait passer les fumées de diverses herbes. Celles-ci devaient attirer la matrice vers le bas du ventre et lutter ainsi contre la suffocation vue comme le résultat de son ascension. Et tandis qu'il renvoie à Paré, Pinel évoque la crudité de ses propos comme une marque d'innocence, preuve supplémentaire de la validité de son affirmation. L'hystérie est isolée pour être présentée comme une affection exclusivement féminine, et son origine, localisée dans l'utérus.

Pour Pinel, Vigarous et Louyer-Villermay, le nom même d'hystérie fonctionne comme preuve de l'origine de la pathologie.

La pathologie est désormais attachée à un sexe. À défaut d'autre chose, c'est l'étymologie grecque qui permet d'expliquer la cause des symptômes. Dans une volonté d'affirmer sa rigueur méthodologique, ils établissent une équivalence stricte entre le nom, l'idée et l'origine de la pathologie. La référence au latin fonctionne comme anoblissement du savoir. La validation de la catégorie d'hystérie se fait dans un mouvement de retour à l'Antiquité, signe d'autorité.

Or en justifiant leur choix, Louyer-Villermay et Pinel passent sous silence qu'il s'agit d'un terme neuf. Le terme est absent des traités qui sont mentionnés comme autant de lieux exemplaires de sa théorisation¹⁰. Certes, l'évocation d'une pathologie hystérique ayant son origine dans la matrice est chose ancienne. Sa mention par Shakespeare dans *King Lear* serait une de ses premières apparitions dans l'espace littéraire¹¹. On se plaît à déceler ses premières



Fig. 2. Pot où sont brûlées les herbes, sur lequel on place le pessaire. (Paré, [1573].)

10. Sur la transformation des terminologies scientifiques à la suite de la Révolution française, voir Corsi, 2005.

11. Micale, 1995: 16.

descriptions dans les écrits d'Hippocrate, dans un dialogue de Platon, voire dans les descriptions du papyrus Kahun de 1900 av. J.-C., sans que le terme n'y figure¹². Cette longue généalogie de textes et de références convoquées dès que l'on parle de l'hystérie néglige un fait qui ne peut manquer de surprendre. L'adjectif « hystérique » apparaît dans la seconde moitié du XVI^e siècle, et le nom « hystérie » échappe aux regards jusqu'en 1703¹³.

Il faut ici prendre acte des travaux d'Étienne Trillat et d'Helen King qui ont chacun déplié les malentendus successifs dans la lecture des écrits hippocratiques. Car le mot hystérie n'y est *pas* présent. C'est Émile Littré qui l'introduit dans sa traduction, interprétant le texte à la lumière des théorisations médicales du XIX^e siècle. Dans le traité *Des maladies des femmes* figurent des maladies « de l'utérus » ou « localisées dans l'utérus ». L'une d'entre elles, nommée *suffocatio hysterica*, est caractérisée par des étouffements, des convulsions et une suffocation. Un aphorisme issu du corpus hippocratique propose le mariage comme traitement le plus approprié. La description fort vague d'une pathologie suffit à permettre des rapprochements multiples, répétés au cours des siècles¹⁴. La nécessité du mariage traverse les textes, jusqu'à la fin du XIX^e siècle, comme une formule élégante pour indiquer les désirs intempestifs de la matrice. Ainsi, même si le mot n'apparaît pas, la tradition commence, le palimpseste se prépare. Les renvois existent par-delà une absence. Les médecins du XVI^e-XVIII^e siècles lisent l'hystérie comme une découverte d'Hippocrate, et une généalogie de textes se constitue.

Lors de sa première occurrence en 1703, le terme n'est pas défini. Il apparaît une seule fois, en titre de chapitre d'un ouvrage publié anonymement à l'intérieur du *Nouveau traité du rhumatisme et des vapeurs* de Dumoulin¹⁵. Plus encore, à cette apparition tardive, s'ajoute une utilisation parcimonieuse¹⁶ : sa seconde utilisation semble dater de 1748, dans l'*Ouvrage de Pénélope* que La Mettrie publie sous un pseudonyme, suivie d'une mention en 1768, dans un article de Dufau publié dans le *Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*¹⁷ sans que le terme ne s'impose encore. L'auteur y commente l'ouvrage de Pierre Pomme, édité en 1760,

12. Veith, 1973.

13. Trillat, 1986 : 14-15.

14. Helen King (1998 : 28-61) développe ce point en étudiant l'histoire de la suffocation utérine à partir des textes hippocratiques où surgit la terminologie grecque *hysterica pnix*.

15. Dumoulin, 1703 : 153.

16. Pour vérifier ce constat, on a mené d'amples recherches dans les collections des Académies et Facultés de Médecine à Paris, Montpellier, New York, de la Countway Library de Harvard University à Cambridge, de la Moody Library de l'University of Texas Medical Branch, de la Public Library de New York, de la Bibliothèque nationale de France, et dans les archives des bibliothèques municipales de Rouen, Arles, Lyon, Avignon et Montpellier, et enfin dans des banques de données. Plusieurs formes adjectivales les précèdent. L'adjectif « hystérique » apparaît dès 1568 en France, employé pour les troubles de la matrice. Son usage est peu après étendu aux patients souffrant de tels troubles.

17. Dufau, 1768.

médecin célèbre qui parle quant à lui d'affections vaporeuses¹⁸. En 1771, le substantif réapparaît, cette fois pour faire son entrée dans un dictionnaire médical portatif, celui d'Hélian. Destiné aux « Curés & [...] personnes de la campagne qui prennent soin des malades éloignés¹⁹ », il touche un large public au-delà des rangs privilégiés. Le processus d'accréditation reste néanmoins limité : au lieu d'une définition, le lecteur doit se contenter d'un simple renvoi à l'expression « vapeurs hystériques ». Le mot ne sert donc que de doublon. Au même moment, Nicolas l'utilise dans sa traduction française de la *Nosologia methodica* de François Boissier de Sauvages. Il y prend place en tête de chapitre, suivi d'une série de termes qui lui sont assimilés : « Vulgairement *passion hystérique*, l'*amary* des Languedociens ; *mal hystéro-hypocondriaque* des stahliens ; *mélancolie nerveuse* de M. Lorry ; *spleen* et *vapours* des Anglois ; *isterismo* de Cochi Bagni di Pisa²⁰. » Cette édition sera évincée l'année d'après par celle traduite par Gouvion qui, lui, préfère conserver la forme latine employée par Sauvages²¹, *hysteria*. Le mot est encore absent du *Dictionnaire encyclopédique* publié en 1790 pour réapparaître en revanche dans le dictionnaire de médecine de Nysten²² et dans celui édité par Panckoucke²³ où il est définitivement accrédité. La jeunesse du terme est alors oubliée.

Or ce n'est pas seulement le terme qui est récent à la fin du XIX^e siècle, mais l'interprétation de l'origine des symptômes qui est nouvelle. L'hystérie, c'est l'utérus, écrivent-ils. Il semble que l'on ne puisse y échapper. Et pourtant. Les premières occurrences du terme ne viennent en aucune façon présenter l'hystérie comme une pathologie issue de l'organe féminin. Boissier de Sauvages, pas plus que Dumoulin, Dufau ou Hélian, ne situe son origine dans l'utérus²⁴. Chacun de ces médecins propose un choix d'interprétations et associe les symptômes hystériques à une foule d'autres pathologies. Tout au plus Sauvages, reprenant la démarche des médecins ayant écrit sur les affections vaporeuses, y voit les suites d'une « constitution molle et efféminée²⁵ ».

Au niveau même de l'énonciation du savoir médical, la nosologie de Sauvages représente une rupture avec les essais antérieurs de classification des pathologies, comme celles de Vieussens, son aîné à Montpellier, la sienne de 1731, ou celles plus anciennes de Danniell Sennert, John Jonston, Friedrich Hoffmann et Sydenham, à qui il fait parfois référence²⁶. Ce qui rend la vision de Sauvages si nouvelle, c'est

18. Mais le terme est réutilisé par Pomme dans sa réponse, parue dans le même numéro du *Journal de médecine*, p. 273-275.

19. Hélian, 1771 : préf., v.

20. Sauvages, 1771 : I, 791.

21. Sauvages, 1772 : IV : 131.

22. Nysten, 1814.

23. Louyer-Villermay, 1818a, 1818b.

24. Anonyme, in Dumoulin, 1703 : 157.

25. Sauvages, 1772 : IV, 133.

26. Sennert, 1611 ; Jonston, 1644 ; Hoffmann, 1743 ; Sydenham, 1696. Il y a eu relativement peu

son exigence de classer les pathologies à partir d'une méthodologie fondée dans l'étude des mathématiques, de la géométrie et de la physique. Dans la préface de son ouvrage, Sauvages indique aussi l'importance de l'histoire, de la philosophie et des mathématiques pour la théorie et la pratique de la médecine. Par histoire, il entend la connaissance des faits; par philosophie, la connaissance des causes, des principes et de l'expérience; par mathématiques, la nécessité de mesurer et de quantifier la force, la vitesse et l'intensité. Il présente sa nosologie comme une « science des maladies ou l'art de démontrer tout ce qui les concerne, soit d'une manière affirmative ou négative²⁷ ». Il insiste sur la nécessité d'élire des mots qui deviennent les « signes de nos idées » et de « faire en sorte que la valeur des mots soit fixe, constante & connue²⁸ ». Sa nosologie méthodique établit l'importance de comprendre chaque pathologie en relation avec des espèces données, chaque espèce considérée dans une série de genres, qui à leur tour appartiennent à une série de classes.

Sauvages rend hommage à plusieurs reprises à Carl von Linné dans la préface de sa *Nosologie méthodique*, tandis qu'ils procèdent tous deux à l'élaboration de classifications des termes selon des classes et des espèces²⁹. Le célèbre botaniste postule dans sa *Philosophie botanique* que la dénomination « impose aussitôt les noms ». Il prescrit: « On doit bannir de notre République les noms génériques, composés de deux mots entiers & séparés »; « Les noms génériques, dont la racine est autre que grecque ou latine, doivent être rejetés »; et encore: « Les adjectifs, pour noms génériques, sont moins bons que les substantifs³⁰ ». En appelant les affections hystériques ou vaporeuses « hysteria », le professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier s'emploie à donner un substantif avec une racine grecque³¹. Il donne au diagnostic ses lettres de noblesse, afin d'éradiquer les termes vagues prêtant à des spéculations infinies. Le choix fonde une pathologie en l'inscrivant dans une tradition. Nommer semble devoir désormais fonctionner de manière exclusive: démarquer, soustraire le corps à toute autre interprétation. Identifier l'hystérie, c'est dire par la même occasion que ce n'est ni une hypocondrie, ni une épilepsie, ni des spasmes convulsifs. La reconnaissance de la pathologie se fait dans la réduction, la non-équivalence, l'écartement et l'exclusion autant que dans l'appartenance à une typologie.

La description de l'hystérie pose d'ailleurs problème à la classification taxinomique. La catégorie intervient à plusieurs reprises dans la nosologie de Sauvages, par-

de travaux sur les classifications médicales: voir Jewson, 1976; L. King, 1966; Martin, 1990; Yeo, 2003; Sauvages, 2011.

27. Sauvages, 1772: I, 95.

28. *Ibid.*: 96.

29. L'intérêt de Sauvages pour la botanique est tel qu'à la mort d'Aymé-François Chicoyneau en 1740, on lui décerne, la chaire de botanique de la Faculté de Médecine.

30. Linné, 1788: 203-204, 208, 213.

31. Il est difficile d'identifier lequel a pris les devants dans cet élan de classification. Selon Elizabeth Williams (2002) le choix du terme « hysteria » lui-même est un hommage à Linné dans l'application de ses principes.

fois dans les maladies spasmodiques, parfois dans les maladies morales. Les maladies spasmodiques constituent une classe à part entière, caractérisée par une contraction constante ou interrompue de certains muscles. L'auteur y distingue quatre types de spasme³². Contrairement à ses collègues qui, depuis Willis, faisaient de l'hystérie et de l'hypocondrie une seule et même pathologie, il sépare radicalement l'hystérie de l'hypocondrie, classant la première dans celles qui dérèglent le corps et la deuxième dans les « maladies extravagantes » avec la manie et la mélancolie. Mais même l'hystérie est l'objet de subdivisions : Sauvages différencie plusieurs causes associées à diverses localisations : les fleurs blanches, la ménorragie, l'hystérie libidineuse, l'hystérie stomachique et l'hystérie fébrile. Dès sa définition, Sauvages trace le lien, spécifique à l'hystérie, entre le pathologique et le moral : « Un spasme clonique & tonique des membres, & même des organes intérieurs, dont les paroxysmes, passagers, varient un peu, & sont accompagnés d'une très grande crainte de la mort. » Et c'est précisément cette crainte qui distingue l'hystérie des autres maladies spasmodiques, faisant basculer la pathologie dans les affections morales. Cela implique une tout autre démarche de la part du médecin qui ne peut plus se contenter de médicaments antihystériques, mais doit apaiser le patient avec des paroles appropriées.

Sauvages complexifie encore son classement quand à la fin du troisième tome, il oppose les affections hystériques et hypocondriaques à celles spasmodiques. Il rassemble les premières dans la classe des maladies morales, les associant cette fois aux maladies mélancoliques, à l'épilepsie, à la simulation et aux vapeurs (classe 25^e). Les spasmes représentent en revanche un corps qui prend forme « par erreur, par caprice, par une mauvaise habitude, & sans raison » (classe 23^e). Ils sont une simple convulsion inexplicée. Les affections hystériques et hypocondriaques naîtraient dans l'émotion et le dérèglement de l'imagination, d'où un rapport équivoque de l'hystérie au mensonge et à la simulation. La classe des maladies morales au sein desquelles apparaît la mention « plusieurs espèces d'hystérie » comporte elle-même quarante-quatre diagnostics.

Sauvages a une manière très singulière de construire sa nosologie, une manière qui n'allait pas convaincre les futurs nosologistes. Il crée une série de ponts entre les diagnostics, les associant dans un entrecroisement de pathologies. Cela l'amène à utiliser non seulement des noms, mais des adjectifs, venant qualifier le caractère particulier. Il y a les palpitations hystériques, le tétanos hystérique, l'épuisement hystérique, la syncope hystérique, l'asphyxie hystérique, la catalepsie hystérique, l'apoplexie hystérique, l'hypocondrie hystérique, le vertige hystérique,

32. Les toniques partiels rassemblent toute forme de rigidité ou d'immobilité d'un membre ou d'un organe, comme par exemple le torticolis. Les spasmes généraux sont étendus au corps entier, comme le tétanos et la catalepsie. Les spasmes marqués par l'agitation involontaire et forcée d'un organe, incluent les convulsions, palpitations et boitement, et les spasmes toniques généraux, regroupent l'hystérie, le frisson, la convulsion d'enfant, l'épilepsie, la danse de saint Guy et le bérubéri.

la panopobie hystérique, l'insomnie hystérique³³. D'une catégorie à l'autre, les caractères et les symptômes se répètent. Que penser alors de l'usage de l'adjectif hystérique? Vient-il signifier l'intensité des symptômes, leur difficile éradication, leur source morale, le sexe du patient? La table n'est pas construite de manière exclusive, chaque diagnostic excluant l'autre, mais de manière inclusive, permettant des pathologies hybrides. Il apparaît combien au XVIII^e siècle, ou tout au moins pour Sauvages, classer n'est pas tant établir des catégories uniques et fermées que faire jouer des différences et des variations, en maintenant constamment la volonté de comparaison. La précision extrême du classement, qui mène Sauvages à cette stratégie d'entrecroisement des termes contribue à un effritement des catégories. Il ne s'agit pas pour autant de voir là une faille dans « la raison classificatoire³⁴ », mais une conception du classement très différente de celle qui prédominera par la suite, par exemple avec William Cullen, Jean-Louis Alibert, David Hoasack ou François-Joseph-Victor Broussais³⁵, pour lesquels une table nosologique est un usage strict de catégories délimitées et prédéfinies.

Si la conceptualisation de l'hystérie met à mal la clarté de l'édifice nosologique, il n'en occasionne pas moins que son insertion dans un ouvrage qui recense 2400 pathologies implique la disparition de modes d'énonciation singuliers pour en parler et l'élection de critères à vocation universelle. Ce qui intéresse le médecin, plus que le corps singulier, est alors la série de symptômes identifiables. Le patient est un corps à analyser selon une liste de critères prédéterminés. Structure vertigineuse, la nosologie doit dominer le caractère indescriptible de l'hystérie; quelle que soit l'indétermination des symptômes, cette indétermination a des règles. La démarche nosologique, reprise par Cullen et par Pinel, s'éloigne considérablement, on le verra, des autres formats d'écriture de la médecine qui lui sont contemporains.

À la suite de Sauvages, les nosologistes attendaient des noms qu'ils fonctionnent dans une logique de claire différenciation. Par sa dénomination même, l'hystérie n'était ni l'hypochondrie, ni l'épilepsie, ni un spasme convulsif. L'identification du diagnostic fonctionne comme une réduction, une affirmation de non-équivalence, créant des distinctions et des exclusions tout autant qu'affirmant l'appartenance à une pathologie. Dans la langue anglaise, on assiste au même phénomène³⁶.

33. Sauvages, 1771 : I, 763, 737 ; II, 295, 305-306, 316, 326, 359, 658, 615, 687, 756.

34. Tort, 1989.

35. Cullen, 1777-1784, 1785a, 1792 ; Alibert, 1817 ; Hoasack, 1821 ; Broussais, 1821.

36. Les noms anglais *hysteria* et *hystericism* surgissent respectivement en 1682 et 1710, mais le premier n'est pratiquement pas employé jusqu'en 1764. En 1615, apparaît l'adjectif *hysterical* en Angleterre, bientôt suivi du terme *hystericks*, nom utilisé pour les remèdes contre le mal homonyme en 1649, et d'une autre version adjectivale, *hysterick*, en 1657. La première mention en anglais du terme que l'on ait identifiée date de 1682, sans que le terme ne soit défini, et il disparaît pendant plusieurs décennies tout comme son équivalent en langue française. On le retrouve en 1764, dans *The new practice of physick* de Thomas Marryat, sans plus de définition. Home (1682), Marryat (1764 : 220). Il est utilisé en tête de chapitre par Andrew Duncan (1781 : 217, 234, 237-241).

Table des matières

Remerciements	7
Introduction	9
Nommer	10
Chapitre premier	
De l'usage des diagnostics, des divisions du savoir	25
Pathologie et différence sexuelle	25
Affection vaporeuse et aristocratie	39
Rencontres entre la sphère médicale et la sphère religieuse	51
Chapitre 2	
Les métaphores ou comment donner figure à l'indéfinissable	61
D'un répertoire d'images: Protée, caméléon, hydre	64
De la répétition d'une citation, des divergences de lecture	74
Chapitre 3	
Mises en écrit d'une maladie et pratiques de diffusion. L'emprunt de genres rhétoriques	89
Le dialogue	91

L'autobiographie	106
La correspondance fictionnelle	116
La consultation par correspondance	126
L'anecdote	138

Chapitre 4

Code, vérité ou ruse ? Descriptions littéraires de troubles en quête de lecteurs

Troubles de circonstance et persiflage	146
La force de l'imagination	167

Chapitre 5

Mise en récit de cas et création d'énigmes.

Les fonctions du narratif	185
Corps en attente d'exégèse	186
L'observation médicale, un récit herméneutique	201
À l'ombre du conte fantastique	205
Pièges et contre-pièges	214
La construction d'un secret	220

Chapitre 6

Jeux de rôles et redéfinitions de la médecine

Démystifier ou mystifier ? Fonder le rôle du médecin thérapeute	233
Magnétisme, parodies et spectacle	251
L'écriture d'une mission	259
Définition du patient à venir	274

Conclusion	289
-------------------------	-----

Sources et bibliographie	295
---------------------------------------	-----

Table des illustrations	345
--------------------------------------	-----

Sabine Arnaud

L'invention de l'hystérie au temps des Lumières (1670-1820)

L'hystérie est une catégorie dont l'invention au XVIII^e siècle nous mène loin de l'hypnose pratiquée par Charcot et des cures analytiques de Freud. Elle est élaborée pour identifier une maladie nerveuse frappant les gens du monde, hommes et femmes, et les lettrés en particulier. Mais comment délimiter les contours de cette pathologie dont la caractérisation commence par la multitude désordonnée des symptômes ?

Métaphores, citations et anecdotes orientent dissertations médicales et ouvrages littéraires. De l'animal indocile emprunté au *Timée* de Platon à une hydre, d'un protée à un caméléon, médecins et hommes de lettres rivalisent en images. Courtisans ou citoyens fervents de la nation nouvelle, ils déclinent l'hystérie au fur et à mesure des modes et des passions, et cristallisent les craintes et les rêves d'un temps.

Découvrir cette littérature nous porte à apprécier la médecine telle qu'elle s'écrivait au XVIII^e siècle. S'éloignant des traités à système, les médecins s'adressent à leurs patients au nom d'une sensibilité qu'ils partagent avec eux, et publient dialogues, autobiographies et correspondances pour faciliter cet échange. Ils présentent l'acte médical comme une relation selon laquelle la prévenance est la contrepartie du récit de soi. Les enjeux changeants d'un diagnostic prennent forme tandis que se transforment le statut du médecin et le rôle de la médecine.

Prix 24 €

ISBN 978-2-7132-2419-5

Sodis 7545898

